

# L'absolution de John Smith



W. L. Alden

Illustré par Henry Léonard

**Gloubik Éditions**  
**2023**

*Cette nouvelle a été publiée dans Appleton's Magazine de décembre 1907 (Vol.10 – n°6) sous le titre The absolution of John Smith.*

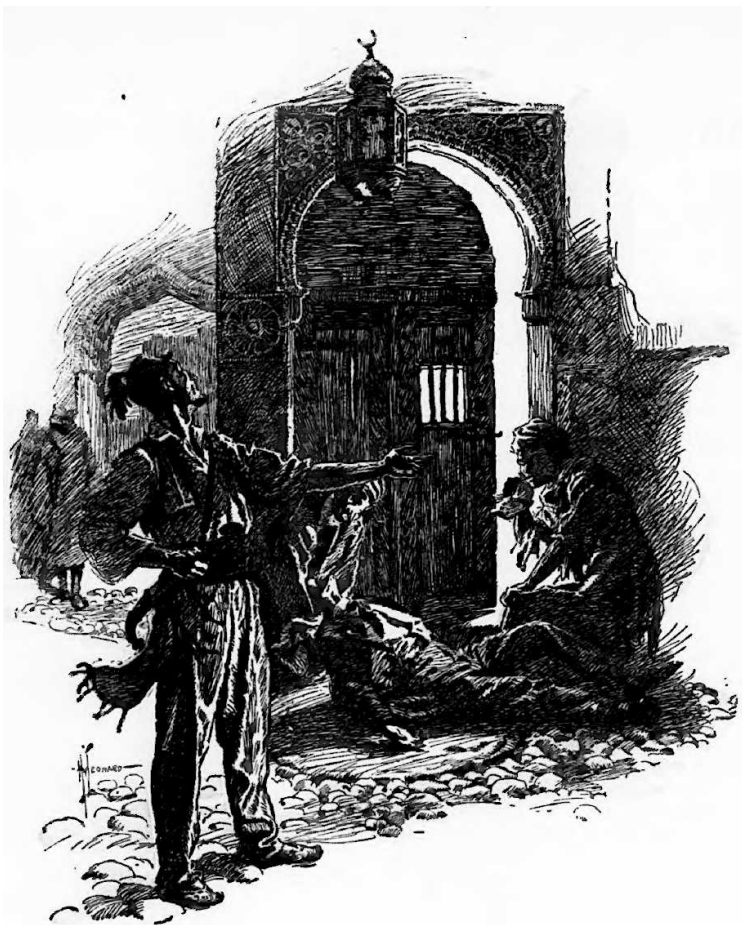
© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Tout le monde l'appelait « John Smith », bien qu'il soit un pur grec, avec un nom de six syllabes d'une complexité hors du commun et une barbe vieille de deux jours. C'est l'un des mystères du Caire, où John Smith résidait depuis longtemps, que personne ne voit jamais un Grec de la colonie locale sans une barbe de deux jours exactement. Un scientifique allemand consacra un jour une journée entière à tenter d'expliquer ce mystère et annonça finalement la théorie selon laquelle les Grecs du Caire se seraient divisés en deux groupes de tailles égales ; que les membres de ces deux groupes se rasaient un jour sur deux, puis restaient cachés jusqu'à ce que leur barbe ait atteint deux jours de croissance. Cette théorie serait entièrement satisfaisante si elle était fondée sur la vérité. Mais on peut en dire autant de nombreuses théories excellentes.

John Smith tenait une salle de jeu, faisant débit de boisson, dans la rue tristement célèbre qui mène de l'hôtel Bristol au quartier de bureaux des compagnies maritimes et des entreprises touristiques. Afin de séduire le « Tommy » britannique, il avait placé sur sa porte la légende « John Smith's Social Home ». Cela amenait naturellement les gens à l'appeler John Smith, et à l'exception de quelques amis intimes et du consul grec,

personne ne lui attribuait d'autre nom. Il avait vécu dans divers pays et parlait la plupart des langues qui sont entendues sur les côtes de la Méditerranée avec une aisance intrépide. Il était d'un caractère enjoué et cordial, sauf lorsqu'il était irrité, et il considérait que le vol avec violence était insensé lorsqu'il pouvait être accompli pacifiquement et sans attirer l'attention de la police. Le salon était éclairé par la lumière électrique et les boissons qu'il vendait étaient puissantes et mortelles. Dans une pièce intérieure, deux confédérés manipulaient une table de roulette avec une boule qui semblait dotée d'une intelligence presque humaine dans sa sélection de numéros contraires aux intérêts des joueurs. Lorsqu'un client était suffisamment rempli de courage alcoolique dans le salon extérieur, John Smith l'introduisait dans la salle de roulette avec, il va sans dire, des résultats bénéfiques pour les affaires florissantes de Smith.

Le caractère ordonné du salon de Smith était exceptionnel. Il était rare que des troubles s'y produisent et lorsqu'ils se produisaient, Smith recourait rarement à des mesures plus fortes que celle d'étourdir le perturbateur avec un gourdin. Mais une nuit, un jeune Allemand, qui avait perdu gros à la roulette et se rendait compte qu'il avait été volé, ramassa l'argent qui se trouvait sur la



*“He carried the body of the German into a neighboring alley.”*

table, renversa le croupier avec une chaise, puis, brandissant les restes de la chaise au-dessus sa tête, appela Smith et son autre assistant à venir se faire tuer. L'Allemand fu-

rieux ne fut pas assez persuasif et une bataille s'ensuivit au cours de laquelle John Smith, à son grand regret, se vit contraint de poignarder l'Allemand à la gorge.

Lorsqu'il fut certain que l'Allemand avait rendu son dernier soupir, Smith comprit que sa carrière au Caire était terminée. Il était passé à plusieurs reprises en jugement devant le consul grec pour des délits présumés, mais grâce aux parjures dévoués et habiles commis par ses amis, il avait échappé à de graves punitions. Mais il savait que le consul le croyait être tout ce que prétendaient ses pires ennemis, et que s'il était jugé pour le meurtre de l'Allemand, ses chances de s'échapper seraient minces. Smith était un homme qui prenait des décisions et agissait rapidement. Avec l'aide de ses assistants, il transporta le corps de l'Allemand dans une ruelle voisine et le laissa à la porte d'un tennancier de saloon rival, dont Smith désapprouvait chaleureusement les méthodes. Puis, après avoir exhumé son argent d'une cachette qu'il considérait à juste titre comme plus sûre que la banque grecque, il prit le train tôt le matin pour Port-Saïd, où il trouva un bateau à vapeur pour Zanzibar, qui le conduisit bientôt hors de la juridiction du gouvernement égyptien. À Zanzibar, il acheta du rhum, du tabac, des perles, du calicot et d'autres produits de première nécessité de la

vie sauvage, et se rendit bientôt en Ouganda, où il choisit un grand village à la frontière d'Unyoro et ouvrit un magasin qui fit bientôt de bonnes affaires avec les natifs.

Peu de temps après l'arrivée de Smith au village, un autre homme blanc fit son apparition. Il s'agissait du Révérend Thomas, un jeune missionnaire américain, plein d'enthousiasme pour la conversion des indigènes et consterné par la présence du grec, dont le commerce du rhum maintenait la plupart des villageois dans un état d'ivresse plus ou moins avancé. M. Thomas avait imaginé qu'il n'aurait rien d'autre à affronter dans le village ougandais que son ignorance de la langue – ignorance qu'il espérait bientôt surmonter par une étude assidue. Ensuite, il prêcherait aux indigènes et ferait quotidiennement des convertis, qui l'aimeraient et le vénéreraient, et formeraient une heureuse communauté de disciples pieux, convenablement vêtus des vieux vêtements d'Amérique et exprimant des sentiments pieux dans un anglais approximatif. Mais la présence de John Smith et de son rhum était de nature à gâcher la mission dès le début. Même si le Grec ne se montra pas un opposant actif au missionnaire, son influence s'avérait démoralisante au dernier degré. M. Thomas prévoyait que, selon toute probabilité, pour chaque converti qu'il pourrait faire, Smith fe-

rait au moins deux ivrognes, et le désespoir commença à remplacer l'enthousiasme avec lequel il s'était lancé dans son œuvre missionnaire.

Le lendemain de l'arrivée du missionnaire, John Smith lui rendit visite et se présenta comme un homme blanc et chrétien.

— Très heureux de vous rencontrer, dit Smith en serrant chaleureusement la main du missionnaire. Vous et moi sommes copains. Je vous aide dans votre métier, et vous m'aidez dans le mien. Quand ces nègres vous dérangent, dites-le-moi, et je m'occuperai d'eux q. p. d. comme vous dites, vous les Américains.

— Merci, dit faiblement M. Thomas. Ne voulez-vous pas entrer dans ma cabane ? Vous y serez plus au frais qu'ici.

Les deux hommes entrèrent dans la petite cabane sombre que les femmes indigènes avaient construite en un seul jour pour recevoir le missionnaire. Dehors, les insectes bourdonnaient au Soleil. Les feuilles ondulantes des palmiers projetaient des ombres vacillantes sur le sol de la cabane. Il y avait des nattes par terre sur lesquelles les hommes s'asseyaient. Et quand le Grec eut rallumé une cigarette, M. Thomas dit :

— Vous me dites que vous êtes chrétien.





*“Won't you come inside my but?”*

Je suis heureux de le savoir. Puis-je vous demander si vous êtes protestant ?

— Non, répondit le Grec. Je suis catholique. Bien sûr, j'étais orthodoxe lorsque je vivais en Grèce, mais j'ai changé de religion à Malte parce que c'était bon pour les affaires. Ensuite le curé anglais voulut que je prenne sa religion, mais c'est insensé de changer trop souvent de religion. Je n'en changerai plus avant de retourner en Grèce. Damfido.

— Ne jurez pas, je vous en prie, supplia le missionnaire.

— Jurer ! s'exclama Smith. Je ne jure jamais à moins que je ne sois en colère, ou ce que vous appelez joyeux, ou quelque chose du genre. Vous jurez tout le temps, et puis un jour, alors que vous devriez jurer haut et fort, cela ne vous aide pas du tout. En plus, je suis un homme religieux, et je ne ressemble pas à ces nègres idiots.

— J'ai entendu dire que vous vendiez du rhum à ces pauvres indigènes, dit M. Thomas. Votre conscience ne vous dit-elle pas que vous faites le mal ?

— Mais ce n'est pas du mauvais rhum, insista le Grec. C'est du rhum de la meilleure qualité, et il ne tue pas comme le rhum allemand. Certains hommes vendraient n'importe quoi aux nègres, mais je suis un honnête homme et mon rhum ne les tue pas.

— Cela en fait des bêtes et les ruine corps et âme ! s'écria le missionnaire. Comment puis-je faire du bien à ces pauvres malheureux pendant que vous les empoisonnez et que vous en faites une malédiction pour eux-mêmes et pour leurs familles ?

— Mais leurs familles sont exactement pareilles, protesta Smith. Les femmes boivent autant que les hommes, et cela vous fera rire de voir les petits garçons et les petites filles ivres. Ils sont tous très heureux et cela les incitera à vous écouter. S'ils étaient tous sobres, ils n'aimeraient pas votre religion. Mais je ne les laisserai pas vous traiter de manière impolie, putain.

Le missionnaire soupira. Il était évidemment inutile de faire appel à la conscience de John Smith, car il n'en avait pas. On ne pouvait pas lui faire comprendre qu'il était une pierre d'achoppement dans ce qu'il appelait le « métier » du missionnaire. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison de supposer qu'il ait même compris clairement la méchanceté de ses relations avec les indigènes. Ou qu'il ait songé un seul instant à abandonner son commerce lucratif. Ce qui rendait la situation encore plus pénible, c'était le fait que John Smith voulait être ami avec le missionnaire, et ce dernier pouvait difficilement battre froid à un pécheur qui souhaitait être un ami

et était, en outre, le seul autre homme blanc dans cette région sauvage. M. Thomas changea de sujet et après avoir posé à Smith quelques questions concernant le climat et les indigènes, il s'excusa de ne pouvoir poursuivre la conversation car il souffrait réellement d'un mal de tête.

Le missionnaire avait caressé la vague idée que presque immédiatement après son arrivée en Ouganda, il rassemblerait une congrégation et commencerait son œuvre missionnaire. Mais il se rendit compte qu'il ne pouvait rien faire avant d'avoir appris la langue et que la tâche était extrêmement difficile. Pendant la plus grande partie de la journée, il travaillait résolument à la grammaire et au vocabulaire du dialecte ougandais, mais ses progrès étaient lents. Ses rapports avec les indigènes se limitaient presque exclusivement à des sourires et à des gestes bienveillants qui ne parvenaient à transmettre aucune idée à l'esprit indigène, sauf que le missionnaire manifestait son ivresse d'une manière assez inhabituelle. Il ne trouvait pas le climat désagréable, mais les essaims d'insectes l'irritaient, et sa peur malade des serpents le maintenait dans la crainte constante de marcher sur un serpent mortel chaque fois qu'il s'aventurait hors de sa hutte.



*“Do you then refuse to absolve me?”*

Il se disait que bien sûr le jour viendrait où il pourrait prêcher et enseigner, mais pendant ce temps le Grec plongeait tout le village dans un état d'ivresse chronique. Souvent, assis dans sa hutte et écoutant le bruissement du vent dans les palmiers, le gémissement lointain de l'hyène, le doux martellement des pieds nus sur la terre dure ou le rire stupide des nègres ivres, il se demandait si il n'avait pas commis une grave erreur en venant en Afrique, et s'il n'aurait pas pu être

bien plus utile chez lui. Il osa un jour faire cette suggestion en présence de John Smith, qui venait désormais le voir régulièrement tous les soirs.

— Maintenant, vous parlez avec bon sens ! répondit Smith. Pourquoi voulez-vous prêcher aux nègres ? Ce ne sont que des bêtes noires, et on ne les rend pas blanches en prêchant. Vous venez avec moi et vous êtes mon partenaire. Je vous aime bien, et nous allons dans un village plus grand où nous doublons notre commerce et gagnons beaucoup d'argent.

M. Thomas renonça à toute tentative pour amener le commerçant à prendre conscience de la nature néfaste de son métier. Il n'y avait rien dans la nature morale du Grec auquel il pût faire appel. Mais bien qu'il le connût comme un scélérat sans aucune morale, il commença peu à peu à prendre un certain plaisir dans la société de cet homme, et même à éprouver une sympathie indubitable pour lui. Smith était toujours joyeux et parfois même affectueux. De temps en temps, il apportait aux missionnaires des cadeaux de café et de sucre. Un jour, il lui apporta plusieurs boîtes de viande, si manifestement malsaines que M. Thomas éprouva des remords lorsqu'il risqua secrètement la vie des chiens indigènes en leur donnant su-

brepticement des bouchées de « bœuf en conserve de première qualité » et de « délicieuse soupe de tortue ». Il ne pouvait rendre ces faveurs qu'en offrant à Smith des tracts imprimés en anglais, que Smith accepta avec une fervente gratitude et lu du début à la fin. Un jour, M. Thomas lui demanda s'il avait réellement lu un tract décrivant les souffrances d'un châtiment futur.

— Oh oui ! répondit Smith. Je l'ai lu. Je l'aime beaucoup. Ce serait très amusant de voir des hommes que je connais au Caire brûler dans cet incendie. J'irais jusqu'en enfer et je reviendrais juste pour avoir ce plaisir. Sur quoi M. Thomas décida que les tracts n'étaient pas précisément adaptés à la condition spirituelle de John Smith.

Au cours du huitième mois de résidence de M. Thomas en Ouganda, alors qu'il avait fait suffisamment de progrès dans la langue pour poser quelques questions aux indigènes et ne pas comprendre le moins du monde leurs réponses, la peste fit son apparition, après avoir été amenée de Khartoum par un derviche fugitif. En raison des conditions insalubres dans lesquelles vivaient les indigènes, elle fit des progrès rapides et sa mortalité fut inhabituellement grande. M. Thomas visitait les malades avec un dévouement courageux. Le livre médical qui faisait partie

de sa petite bibliothèque ne la mentionnait même pas et le missionnaire, n'ayant aucune idée des remèdes appropriés contre cette maladie, donnait à ses patients de la quinine et de l'antipyrine, accompagnés d'une prière sincère. Cependant, les remèdes ne réussirent pas et quatre-vingts pour cent des personnes atteintes de la maladie moururent. Peu à peu, l'épidémie s'atténua faute de victime pour se nourrir, et le moral de M. Thomas commençait à remonter lorsqu'il fut lui-même frappé par la maladie.

La nouvelle fut portée au Grec, qui se précipita vers la maison du missionnaire armé d'une bouteille d'eau-de-vie.

— N'ayez pas peur, dit-il joyeusement en se tenant debout au-dessus du malade, la bouteille sous le bras et un verre rempli aux deux tiers de cognac à la main. Les hommes blancs ne meurent pas de la peste. Vous buvez ceci et jurez que vous ne mourrez pas et que tout ira bien. C'est du vrai cognac, pas comme ce que je vends. Buvez-le et dites aussi haut et fort que possible : « Je ne mourrai pas, putain ! » et je vous donne ma parole la plus sacrée, vous vous rétablirez.

— Mais je ne peux pas utiliser de tels mots, dit faiblement le missionnaire.

— Faites ce que je dis, répéta le Grec, sinon je jure que le toit de cette cabane sera





*“And knew that he had received what was almost certainly a fatal bite.”*

détruit.

Peut-être que M. Thomas n'était pas tout à fait sain d'esprit. En tout cas, la détermination du Grec le domina. Il but le cognac et répéta la formule :

— Je ne mourrai pas. Damfido !

Puis il se laissa tomber sur l'oreiller, et fut bientôt complètement submergé par la dose inhabituelle d'eau-de-vie qu'il avait prise.

— Maintenant, dormez, dit Smith, et quand vous vous réveillerez, la peste aura disparu. Je vais m'asseoir ici et fumer. Si un nègre veut du rhum cet après-midi, il devra attendre. Je m'occupe de mes camarades chrétiens.

Lorsque M. Thomas se réveilla, il allait manifestement mieux. Le Grec, infatigable, le soigna jusqu'à ce qu'il soit suffisamment rétabli pour quitter son lit. Puis, ravi de sa réussite en tant que médecin et du fait que son ami était hors de danger, il l'embrassa sur les deux joues et jura dans sa langue maternelle une phrase joyeuse et compliquée. M. Thomas fut profondément impressionné par le soin que le Grec avait pris à son égard, et faillit céder à la tentation de rendre le baiser à Smith. Mais il se contenta de dire qu'il n'oublierait jamais la bonté de son ami,

et que désormais il ferait pour lui tout ce qu'un honnête homme pourrait faire.

— Tout va bien, répondit John Smith. Vous êtes le garçon le plus intimidant que je connaisse. Je vous ai dit, quand vous êtes arrivé ici, que nous serions amis et, vous voyez, j'avais raison.

Mais il y avait un souvenir assombrissait les journées de M. Thomas. C'était le souvenir des mauvaises paroles qu'il avait prononcées sous la dictée du Grec. Il pouvait s'excuser d'avoir bu une quantité excessive d'eau-de-vie sous prétexte qu'il l'avait pris à des fins médicales, mais il ne parvenait pas à se convaincre qu'il était innocent quant au langage profane qu'il avait utilisé. Il avait mal agi et déshonoré sa profession sacrée. Seules la confession publique et le repentir pouvaient expier sa faute.

Il dit à John Smith qu'il avait péché et que le Grec devait servir d'interprète pendant que le péché était ouvertement avoué en présence des villageois. Smith rit et lui dit que les indigènes ne comprendraient pas du tout un tel aveu.

— Mais maintenant, reprit le Grec, vous parlez de confession, et je vais vous avouer. Il y a dix ans que je me suis confessé, et en dix ans au Caire vous pouvez commettre beaucoup de péchés. Tout le monde le fait. Je

vous l'avoue maintenant, et vous m'absolvez. Après, j'avoue tous les mois pour ne pas avoir trop de reproche à me faire.

— Mais je ne peux pas vous absoudre, répondit le missionnaire. Je ne suis pas prêtre. Et même si je l'étais, aucun prêtre ne peut pardonner les péchés. Vous devriez vous confesser à Dieu et lui demander pardon.

— Mais il ne veut pas dire « Absolvo te », et comment pourrais-je savoir que ma confession a fait du bien ? Non ! vous devez m'absoudre. Vous êtes prêtre, et c'est votre métier d'entendre les confessions.

— Je vous le dis, répéta M. Thomas, je ne suis pas prêtre. Je suis un ministre de l'Évangile.

— C'est bon, répondit le Grec. Prêtre ou ministre, c'est la même chose. Vous êtes assez bon prêtre pour moi. Maintenant, j'avoue. Vous écoutez et vous serez amusé.

Et s'agenouillant près du missionnaire John Smith commença sa confession. Il était parfaitement honnête à ce sujet. Parmi la quantité de péchés commis au cours des dix années précédentes, il avoua au missionnaire étourdi les péchés dont il pouvait se souvenir. Parmi eux se trouvait le meurtre de l'Allemand au Caire. Mais ce n'était en aucun cas le pire de la longue liste de violations de



“ Absolve te.”

toutes les lois du décalogue. M. Thomas fut d’abord enclin à croire que l’homme se jouait de lui, mais il vit bientôt qu’il était extrêmement sérieux, et il ne put douter de la sincérité, aussi horrible soit-elle, de sa confession.

— Et maintenant, père ! conclut le Grec, absous-moi, et je serai un homme nouveau.

— Toutes ces choses terribles que vous m’avez racontées sont-elles vraies ? demanda le missionnaire.

— Oh oui ! répondit Smith. Pourquoi devrais-je m’accuser de choses que je n’ai jamais faites ? Vous voyez maintenant qu’il faut vraiment que je sois absous.

— Je vous ai dit, dit M. Thomas, que je

n'ai aucun pouvoir de vous absoudre. Aucun homme ne peut en absoudre un autre. Vous devez vous tourner vers Dieu seul pour obtenir votre pardon.

— Refusez-vous donc de m'absoudre ? demanda le Grec en se levant.

— Bien sûr que oui, répondit le missionnaire. Oh ! mon pauvre ami ignorant...

— Assez ! s'écria le Grec. Vous n'êtes pas mon ami. J'avoue tout, et ensuite vous refusez de m'aider. Je ne veux pas d'un tel ami. Vous êtes plus méchant que moi, car vous m'avez fait avouer comme un policier, et puis qui sait ce que vous faites de mes aveux ? Je n'ai plus rien à faire avec vous. Au revoir.

Le Grec s'éloigna avec une lueur dans les yeux qui, si elle avait été vue par l'une de ses anciennes connaissances cairotes, l'aurait rendue réticente à assurer la vie de M. Thomas. Mais John Smith ne tenta aucune violence. Il ignora simplement l'existence du missionnaire. Et lorsque ce dernier vinrent le voir à deux reprises, désireux de renouer, il refusa de le voir.

Au cours du dixième mois de son séjour en Ouganda, M. Thomas prêcha son premier sermon. Sa maîtrise de la langue était encore imparfaite, mais il parvenait à s'exprimer d'une manière qu'il croyait intelligible. En

tout cas, sa petite congrégation écoutait avec courtoisie. Une fois le service terminé, M. Thomas, très content de lui, s'éloigna un peu du village pour méditer sur le début réussi de son travail d'enseignant. Il emprunta un chemin étroit qui menait dans un buisson épais. De chaque côté, la végétation tropicale luxuriante atteignait une masse dense et impénétrable plus haute que sa tête, tandis qu'au-dessus, les branches étalées des arbres cachaient le Soleil. Absorbé dans ses pensées, M. Thomas ne prêta guère attention à ses pas, et ce n'est que lorsqu'une vive douleur lui traversa le mollet qu'il remarqua une immense vipère qui s'éloignait lentement du chemin, et comprit qu'il avait reçu ce qui était presque certainement une morsure mortelle.

Il courut à toute vitesse jusqu'à la maison du Grec et, faisant irruption à la porte, s'écria :

— J'ai été mordu par une vipère ! Que dois-je faire ? Y a-t-il une chance pour moi ?

Smith était en train de se raser. Et, surpris par la présence et les paroles du missionnaire, il se coupa légèrement la lèvre. Il resta un instant à regarder le missionnaire et à essayer le savon et le sang de son menton. Puis il dit :

— Allongez-vous sur ce lit et faites ce

que je dis. Je vais vous tirer d'affaire comme je l'ai fait avec la peste. Faites confiance à John Smith.

Prenant son canif, qui était peut-être rendu en partie antiseptique par les taches de tabac dont il était recouvert, le Grec incisa profondément l'endroit où était visible la marque des crocs du serpent. Puis, se mettant à genoux, il appliqua sa bouche sur la plaie.

— Il ne faut pas faire ça ! s'écria le missionnaire. Vous sacrifierez votre vie ainsi que la mienne.

— Restez allongé et j'enlèverai tout le poison de votre jambe, répondit Smith. Quand vous prenez du venin de serpent dans votre bouche, cela ne fait pas mal à moins qu'il ne pénètre dans le sang. Croyez-moi. Je ne vous laisserai pas mourir.

M. Thomas obéit. Le Grec persévéra dans sa tâche pendant de longues minutes, puis annonça que son patient n'était plus en danger.

— Vous vous sentirez vraiment mal pendant un bon moment, dit-il, mais vous ne mourez pas. Sans John Smith, vous seriez mort en deux heures, pourtant vous le considérez comme un méchant homme.

— Je pense que vous avez beaucoup de



nobles traits, et je vous prie de me rendre votre amitié, s'écria le missionnaire. Vous avez fait pour moi ce qu'aucun autre homme n'aurait fait.

— Pas s'il s'était coupé la lèvre, répondit le Grec en souriant. Si le poison s'est infiltré dans cette coupure, John Smith ne fera plus de commerce et les nègres devront rester sobres.

Déjà le visage du Grec avait pris une couleur étrange. Au bout d'une demi-heure, il souffrait cruellement, mais il était toujours joyeux et intrépide.

— Maintenant, vous m'absolvez, dit-il alors que la mort s'approchait de lui. Cela me fera du bien, et c'est si peu de chose, vous savez.

— « Absolvo te ! » dit solennellement le missionnaire. Je dis cela pour vous reconforter, mon ami, mais je n'ai aucun pouvoir.

— C'est bon, répondit le Grec. Vous êtes encore mon cher ami, et je pense que vous êtes un prêtre de premier ordre. Dites quelques messes pour moi après mon départ, mais je pense que je n'aurai pas à m'arrêter longtemps au purgatoire. Damfido.

Il mourut dans une parfaite sérénité, certain que la grande majorité de ses péchés, y compris le meurtre de l'Allemand, avaient

été effacés par le missionnaire méthodiste ;  
et celui-ci priait au chevet du mort pour obtenir pardon, parce qu'il avait utilisé la formule « Absolvo te ».